

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Le musicien sous la pluie

François-Bernard Tremblay



Numéro 111, automne 2012

Totalement libre : écrivains du Saguenay—Lac-Saint-Jean

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67118ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Tremblay, F.-B. (2012). Le musicien sous la pluie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (111), 28–31.

# Le musicien sous la pluie

François-Bernard Tremblay

Estragon : Et s'il ne vient pas ?

Vladimir : Nous reviendrons demain.

Estragon : Et puis après-demain.

Vladimir : Peut-être.

Estragon : Et ainsi de suite.

SAMUEL BECKETT,

*En attendant Godot*

QUELQUES NOTES s'échappaient de la salle de bal par les vasistas, tombaient dans le crépuscule et volaient jusqu'à la terrasse. Le ciel, de son côté, n'avait assurément pas les idées claires. Moi non plus, d'ailleurs. Au loin, les grondements du tonnerre jouaient de concert avec l'orchestre. Inquiet, j'ai déposé mon sax alto dans son étui. Une brise de vent a balayé la fumée et les odeurs de tabac accumulées. Un couple d'amoureux s'est levé en riant. L'homme m'a salué. Une manière de reconnaissance. Ces deux-là avaient apprécié mon interprétation de *Fly Me to the Moon*. Sur la terrasse, il ne restait que deux hommes. Un type en veston vert doré qui pompait des cigarillos à la menthe. Son compagnon portait la barbe et sirotait un ballon de cognac en tirant sur un gros cubain qu'il devait rallumer toutes les deux minutes. Il n'y aurait pas de lune ce soir.

Je me suis levé pour marcher jusqu'au hall et dégourdir mes jambes qui s'ankylosaient. Éric, le portier surveillant les entrées et les sorties, était à son poste. Bon chien de garde. Le style Art déco. On se serait cru au Waldorf Astoria. J'étais venu pour Guido, le tenancier. Cinq jours que je venais pour le voir. Sans résultat. De seize heures à vingt-trois heures, je patientais. Guido est un homme occupé. On avance bien des choses à son sujet. Des amis m'ont dit : « Présente-toi au Grand Hôtel Montréal et demande à rencontrer Guido Rinaldi. Il est de la famille. Guido connaît tout le monde...

tout le monde le connaît. Il pourra t'engager et relancer ta carrière. » Passeport pour la liberté. Cinq jours.

C'est vendredi. Vingt-deux heures. Je suis assis sur le parapet longeant la terrasse déserte du Grand Hôtel Montréal. Il pleut. En début de semaine, quand je m'étais présenté dans le hall et que j'avais demandé à voir Guido, Éric m'avait répondu que lorsque Guido serait libre il viendrait me chercher pour me conduire jusqu'à lui. En attendant, je devais l'attendre dehors. Il m'avait permis de me mettre à l'abri, sur la terrasse. Un brave homme, Éric. Présent. Chaque soir. Je croyais qu'il allait se mettre à hurler en voyant mon instrument, mais apparemment les petites ambiances musicales auxquelles je m'adonnais presque silencieusement, sans pousser la note, pour passer le temps, ne l'avaient pas dérangé. Au contraire. Il se pointait à l'occasion. Il s'approchait. Juste assez pour m'entendre. Il allumait une cigarette en cachette. Les clients de l'hôtel, eux, venaient marcher sur la terrasse. Certains s'assoient autour d'un guéridon, le temps d'un verre. Pour m'écouter. Du moins, je me plais à le penser.

C'est après avoir entendu le célèbre *Cherokee* de Charlie Parker que j'ai voulu être comme celui qu'on surnomme Zoizeau. Très tôt, j'avais pris mon envol, abandonnant des études collégiales en administration au profit d'un quatuor comprenant sax, clarinette, trombone et percussions. On avait fait les beaux temps des bars, des hôtels et des cabarets. Au Canada d'abord. Puis sur la côte est américaine. Boston, Portland. On avait poussé jusqu'à La Nouvelle-Orléans, bien sûr, puis New York, Chicago, Buffalo et Philadelphie. Puis il y avait eu une femme. Fatale, la femme. Dès la première nuit, elle m'avait demandé la lune. L'instant d'après, je la lui servais, toute fraîche, sur un plateau. Entre deux villes. Entre les copains et souvent entre deux joints par la suite. La lune. Je n'avais même pas saisi le sens de l'hyperbole qu'elle avait lancée. Je suis revenu sans le sou. Ruiné après deux ans. Seul.

Loin de Zoizeau... je suis plutôt devenu rossignol sous la pluie. Aphone, l'oiseau. Totalement libre ouais... pas sûr. Obligé d'attendre un type qui ne se pointe pas et qui a la clé 29

de ma vie. Faut regarder ce que ça donne. Ma vie improvisée comme un standard de jazz... ma vie sans port d'attache... vie *jam-session*... Vie collective, où tout le monde prend, pige et pille sans resemer. Ma vie forêt boréale... saccagée et abandonnée.

Mais ce soir, j'attends Guido. Féroce. De plus en plus impatient. Mais avec plus de volonté. Si je voulais recouvrer une certaine autonomie sur la scène jazz, ici, à Montréal, on m'avait dit : tu dois voir Guido Rinaldi. Restaurateur important, membre de la grande famille italienne, sa petite scène était le tremplin permettant d'accéder au parcours des cabarets locaux. Seul chemin menant à l'indépendance financière. La liberté totale. Si Guido vous aimait, c'était l'avenir assuré pour des années. Tournée des cabarets de la métropole dans laquelle les circuits anglophones canadiens et états-uniens repêchaient à qui mieux mieux. Bref, la manne, quoi. Comme le disent certains, la *mafiamille* est grande et a le bras long... si vous voyez ce que je veux dire.

Mais Guido ne se pointe toujours pas... et j'ai des doutes pour ce soir. Une impression d'être le dindon de la farce ou encore d'avoir le mauvais rôle dans une pièce de théâtre dont le *punch* serait une boucle sans fin.

Des gens sortent du Grand Hôtel Montréal. Je me suis rendu compte que l'orchestre ne jouait plus. Je me suis rapproché de l'entrée. Éric, le nœud papillon défait, blouson de cuir sur le dos, me regardait. Pour le cinquième soir de suite.

— Vous êtes encore là !

J'ai seulement hoché du chef.

— C'est trop tard pour ce soir.

— Vous avez vu monsieur Guido ?

J'entendais des rires derrière moi. Comme si on se moquait de moi. Les gens se frottaient à nous en sortant. Mon homme était peut-être parmi eux. Le plaisir et l'effervescence palpables. Je savais que Guido ne viendrait pas.

— C'est fermé pour ce soir, monsieur. Il vous faut voler de vos propres ailes, monsieur. Ça prend de la détermination.

Je l'ai regardé partir. Comme les autres soirs, il m'a salué sans se retourner. J'ai pris mon étui et suis reparti vers ma chambre du centre-ville. Sous la pluie. Demain. Peut-être...